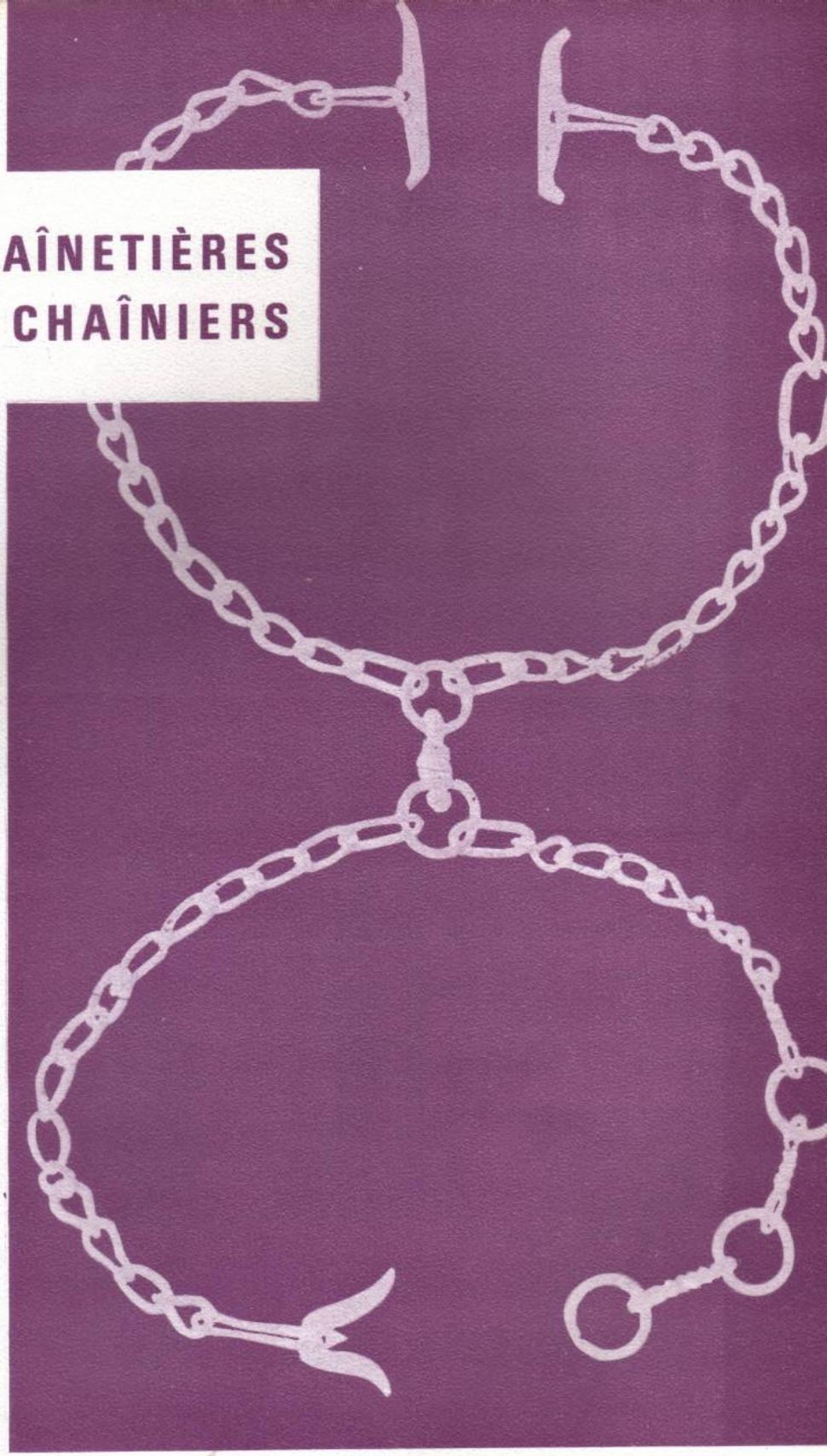
safac

CHAÎNETIÈRES ET CHAÎNIERS

3 F. N° 33



FOLKLORE DE CHAMPAGNE

Madame Daunay, secrétaire-trésorière de la Safac.

FOLKLORE DE CHAMPAGNE
Bulletin trimestriel

Société des Amateurs de Folklore et Arts champenois
10 - Rumilly-lés-Vaudes

Gérant
Jean Daunay

Conseiller technique
Gilbert Roy

Conseiller rédactionnel
Jean Dégullly

C.C.P. Safac 16.832-44 Paris

Abonnements
France 20 F - Etranger 25 F
A prix réduit 10 F
Bienfaiteur **100 F**

Points de vente
Jean Bienaimé - Photo
57, rue de la Cité, 10 - Troyes
Au Point du Jour
1, rue Urbain-IV, 10 - Troyes

Correspondants
Aube : Jean Daunay
10 - Rumilly-lés-Vaudes

Marne : Alain Obers
D.D.J.S.L. Cité administrative
51 - Châlons-sur-Marne

Hte-Marne : Jean-Pierre Bassery
1, Impasse Poignault
52 - Saint-Dizier

Juillet 1972

Numéro 33

CHAINETIÈRES ET CHAINIERS

Texte et photos
Gilbert Roy

Maquette
Gilbert Roy

Article
Robert Leclerc

Impression offset
La Renaissance
17, rue Chaimel, 10 - Troyes

Dépôt légal : 3e trimestre 1972
N° 21.333

APRÈS LA FOIRE

ou réflexions d'un jeune participant des journées folkloriques de la Foire de Saint-Dizier.

Ce fut pour nous une aventure extraordinaire et terrible que cette Foire de Pentecôte 1972.

Une nouvelle expérience nous attendait, qui ne ressemblait en rien aux spectacles que nous avions donnés jusqu'à présent, ou bien aux festivals auxquels nous avions participé, notamment à Saint-Dizier même, le 24 octobre 1970.

Qu'allions-nous trouver là-bas ? Quel allait être exactement notre rôle ? Notre conseiller technique avait prévu que nous ne pourrions nous produire que quelques minutes sur le podium du « Village » afin d'y « soutenir » les groupes venus de l'extérieur. C'était justice que de laisser la partie belle à nos invités : les Allemands, les Yougoslaves, les Biroussans et les Niçois.

Cette toute petite place qui nous était réservée nous paraissait toutefois peu consistante : elle ne semblait guère à la mesure de nos possibilités, de notre bonne volonté et de notre enthousiasme. Et certains d'entre nous se demandaient si le déplacement en valait la peine.

Cependant nous fûmes tous à Saint-Dizier, qui le samedi, qui le dimanche ou le lundi, pour vingt-quatre heures ou pendant deux jours. Et Saint-Dizier nous vit partout : à l'église Ste-Thérèse, sur la place A-Briand, devant les immeubles du Vert-Bois, dans les artères principales de la ville, à l'entrée du Jard, le long des allées de la Foire et dans l'enceinte du « Village ».

Notre conseiller technique avait cru devoir nous confier la responsabilité de l'animation, nons seulement de la Foire, mais de la ville et de ses environs, nous avons essayé... et nous avons réussi.

Dire que celà fut racile, point. Les déplacements nombreux, la marche, les longues veilles, la pluie, le froid, firent que nous eûmes à lutter. Mais nous le fîmes vaillamment, avec tout notre cœur, parce que nous étions conscients que grâce à nous la CHAMPAGNE était présente à la Foire de Saint-Dizier.

Nous en sommes fiers. Et si nous en sommes revenus exténués, harrassés, je crois que nous n'avons jamais été aussi heureux.

Photo de couverture : Collier de taureau en chaine torse.

LES CHAÎNES

Pour transmettre force et mouvements, l'homme inventa le filin de fibres végétales (lat, filum) puis les cordes en fibres animales (grec. khordé : boyau).

Un jour il découvrit un « lien composé d'anneaux métalliques passés les uns dans les autres » (Petit Larousse).

C'était la chaîne (lat. catena) ; elle alliait la résistance du fer à la souplesse du cordage.

Durant environ 2000 ans la chaîne permit à l'homme de transmettre et de multiplier les efforts pour en faire une énergie constructive.

Aujourd'hui, le bon vieux filin a pris sa revanche. Vêtu d'acier, baptisé câble, il a renvoyé la chaîne dans les fonds de granges.

Certes, toutes les chaînes ne sont pas encore disparues.

La « chaîne à vélo », qu'un technicien appellera plus judicieusement la « chaîne à rouleaux » continue de transmettre les mouvements.

La « chaîne de Vaucanson », bien que fortement concurrencée par les systèmes électroniques, équipe encore des métiers à bonneterie.

Et les orfèvres fabriqueront encore longtemps de jolies « chaînes de cou » en métal précieux.

Mais, les bonnes vieilles chaînes à maillons soudés, longs ou courts, ont bientôt cessé d'être. Avec elles, disparaissent, progressivement, les « chaîneries », ces fabriques de « chaîne électrique » qui avaient décimé les artisans « chaîniers » au début du siècle.

En Champagne, la corporation des artisans « chaîniers » ou « chaînetiers » était particulièrement florissante dans le nord du département de la Haute-Marne. Et on peut juger spécieuse la distinction établie par Littré entre :

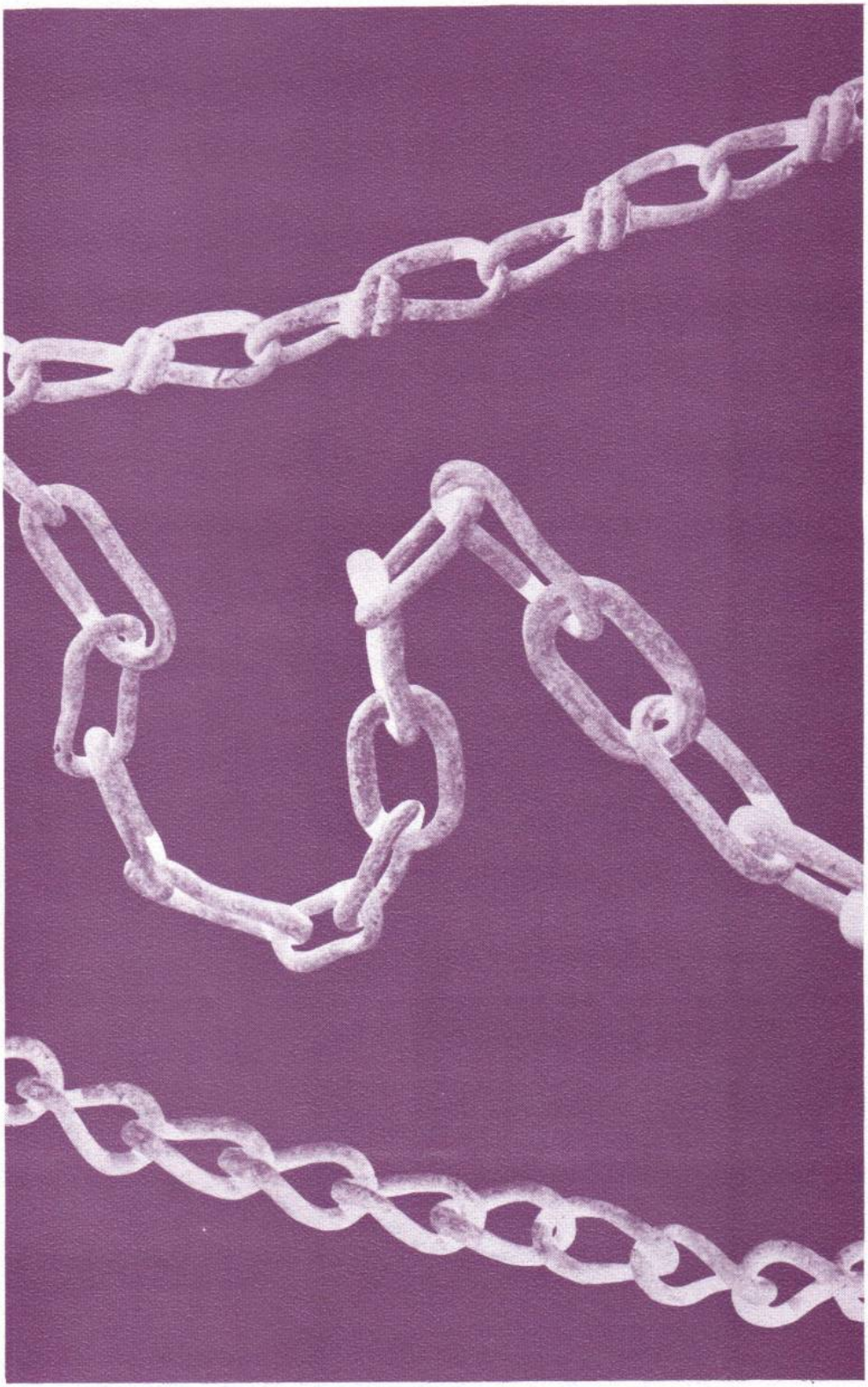
— d'une part le **chaînier** ou **chaîniste** (= Bijoutier qui fabrique des chaînes),

— et d'autre part, le **chaînetier** (= Ouvrier qui fait des agrafes et toutes sortes de petites chaînes).

De toute façon, ce n'est point d'orfèvres qu'il s'agissait en Champagne.

De nos jours cet artisanat a totalement disparu. Seul, à Halignicourt, M. Gerdelat poursuit son activité. De sa forge sortent encore d'énormes chaînes de marine, des colliers à clavettes pour les étables et stabulations, des chaînes de palans, etc... Mais, après lui, la forge s'éteindra pour toujours. Il n'a plus de compagnon et le métier ne tente plus d'apprentis.

Grâce à lui nous avons pu réaliser les photos qui illustrent ces commentaires. Commentaires que nous devons à une grand-mère de Chancenay, qui fut « chaînetière » dans sa jeunesse. Gentiment, elle a conté pour nous — et pour le magnétophone, — ce qu'était son métier, sa vie autrefois.



Quelques types de chaînes de nos régions :
en haut : chaîne à mailles double torsade.
au milieu : chaîne à mailles longues.
en bas : chaîne à mailles torses.

Ces chaînes ont été photographiées chez M. Paul Guénin, à Polisot.

CHAÎNETIÈRES ET CHAÎNIERS

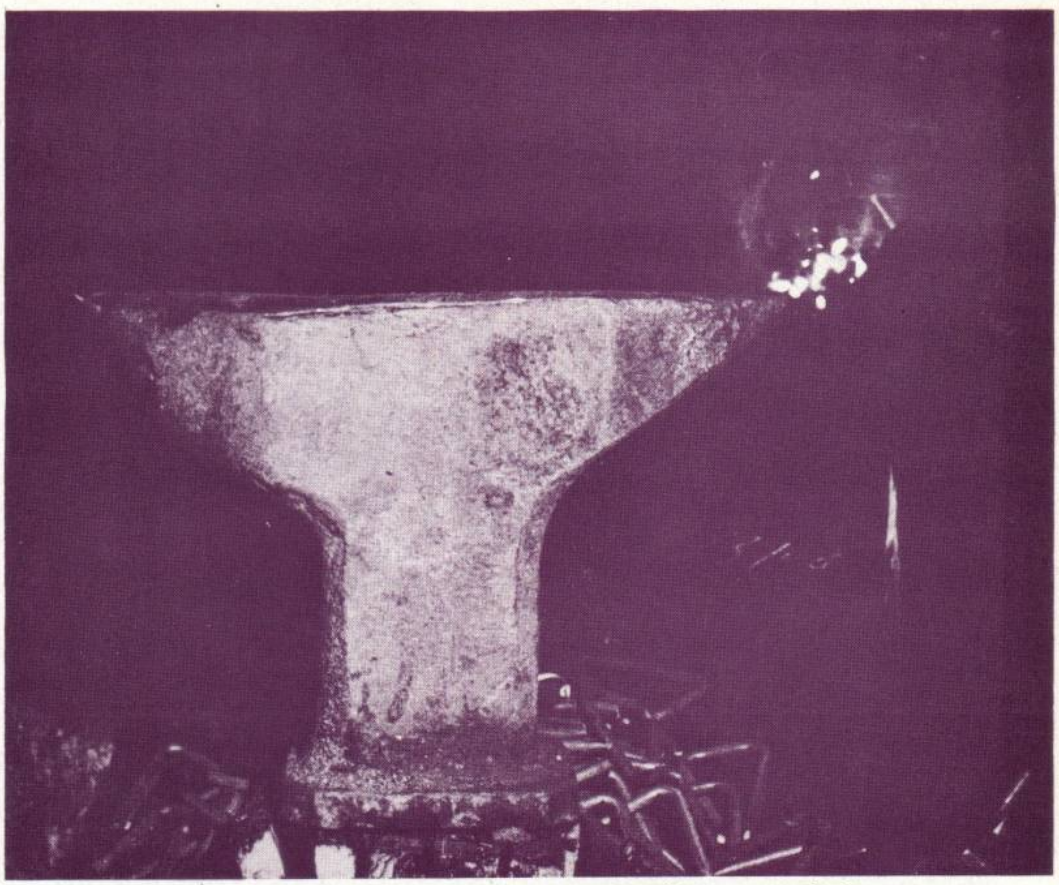
Commentaires enregistrés auprès de Mme Mathilde Harmand, de Chancenay.

Alors, vous voulez savoir,
comment c'était installé.
Alors, on avait un bloc.
On appelait ça un bloc.
C'était une grosse bille de bois.
Figurez-vous une table.
mais, c'était enterré.
Alors, vous voyez,
sur ce bloc,
qui était enfoncé dans la terre,
pas à moitié, mais profondément,
on avait une petite enclume,
qu'était fichée sur le bloc.

On chauffait sur une petite forge.
Et puis, près de nous,
près du bloc,
y avait une caisse
et y avait notre chauffage dedans.
Voyez-vous.
On chauffait sur une forge.
Y avait un tuyau,
et puis alors, on avait du feu
dans le creuset.
Un petit brasier
qu'il fallait ranimer tout le temps
avec le soufflet, au pied.
On avait une grande tige
qui tenait après le bloc
alors, on, faisait ça,
avec le pied.
Ça ranimait la flamme.
Et puis alors, on avait des tenailles.

Je vais vous expliquer
comment on faisait les mailles.
On coupait les mailles.
On avait une cisaille à levier
sur une espèce d'établi.
Parce qu'on avait notre couronne de fer
qu'était debout, comme ça,
et au fur et à mesure qu'on coupait,
avec l'autre main,
on poussait la couronne de fil de fer.
Y en avait du très gros,
comme le doigt.
Et puis alors, en une fois,
fallait plier.

Y avait quelque chose qui allait là,
dans l'œil de l'enclume.
Ça faisait comme une tige de fer.
avec un petit trou.
On mettait notre maille dedans
et on la tournait avec.



Sur l'enclume de chainier, la bigorne ronde s'use vite et doit être fréquemment reforgée.

On avait des outils exprès.
Ça faisait la grandeur de la maille.
Fallait pas encore qu'y ait un bout
qui soit plus grand.
que l'autre
mais on avait tellement l'habitude !...
On mattait la maille dedans et
i fallait que ça soit égal..
I fallait faire vite,
malgré que c'était froid.
Parce que, voyez-vous,
on préparait ça à froid,

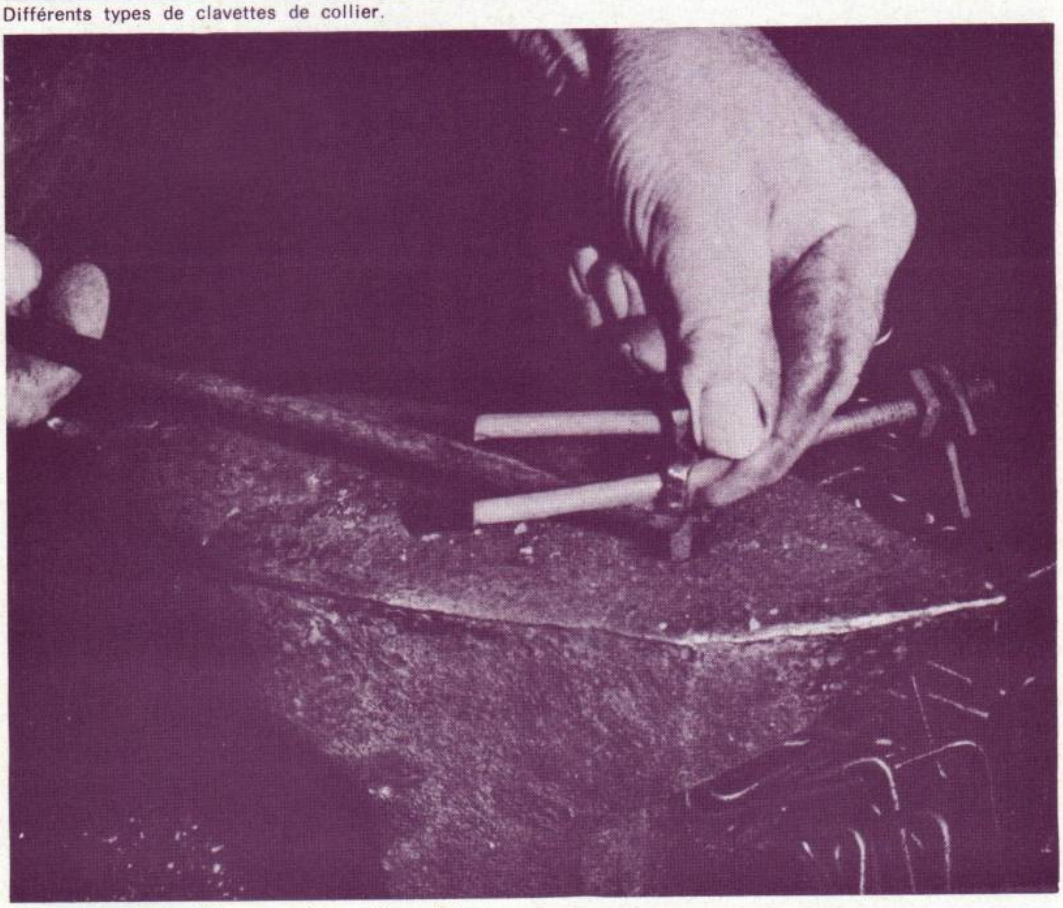
Et puis alors,
quand on voulait faire la maille,
on la prenait là,
dans la tenaille,
et on mettait ça au feu.
Bien chauffer,
qu'on puisse la replier après.
Mais pas à blanc à ce moment là.
Que ça soit bien rouge
à seule fin qu'on puisse la replier
les branches l'une sur l'autre.
Fallait qu'elles se recroisent dessus
Fallait pas que ça aille trop loin.
Puis on remettait dans le brasier,
pour chauffer à blanc.

Pendant le temps que ça chauffait,
on en remettait une à côté,
pour chauffer, comme je vous dis.
On avait toujours
deux tenailles en manœuvre.
On aurait perdu du temps,
et puis le chauffage,
i brûlait pendant ce temps là.
On avait l'habitude.
Quand c'était bon,
on retirait
et puis on tapait ça pour souder,
naturellement,
et alors on remettait ça.
On tapait ici,
sur le bout de l'enclume.
On remettait la maille dedans.
Malgré tout que c'est rond,
il fallait arrondir comme il faut.

Différents types de clavettes de collier.

I fallait que ça soit propre.
Comme on disait,
fallait pas de bavures.

Et puis alors, not maille soudée,
on prenait l'autre tenaille
et on remettait dedans l'autre maille
qui était pliée seulement,
et alors.
on recommençait à l'aplatir,
et on remettait encore à chauffer,
pour chauffer à blanc.
La chaîne pendait, pendait.
Y en avait des tas comme ça,
à la fin de la journée.
Dans nos commandes de chaînes,

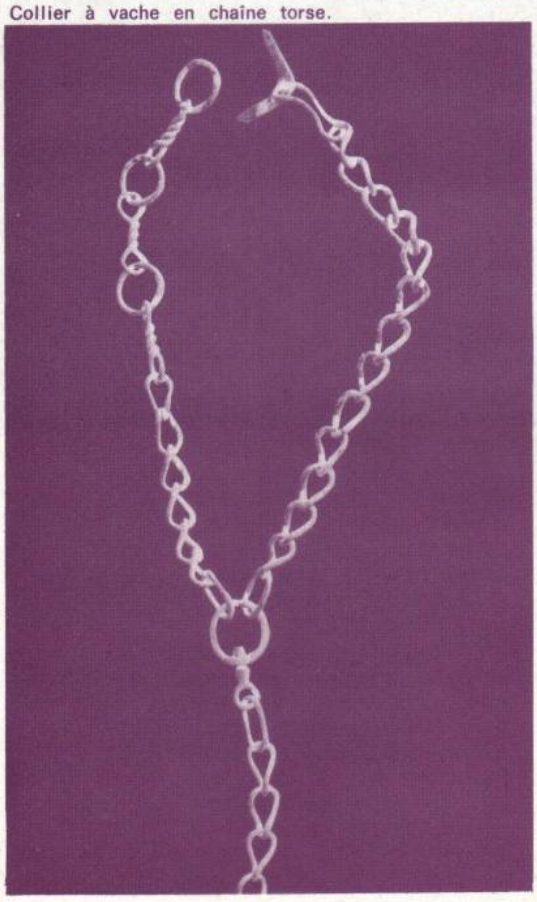


Pour plier la maille au milieu, il suffit du coup d'œil.

I fallait des bouts de chaînes
de tant de kilogs.
C'était au kilog
qu'on était payées. Alors,
après, le soir, on la pesait.
S'il en fallait encore un peu,
on en remettait.
T en avait des tas énormes,
et puis surtout
quand c'était de la grosse.
Pour faire la chaîne torse,
quand la maille était faite
normalement,
i fallait qu'on reprenne et
qu'on remette au feu.
On remettait ça
au bout de l'enclume

Pour préparer la soudure, il faut d'abord aplatir les extrémités.

Collier à vache en chaîne torse.



et on tournait.
C'est pas pénible
une fois que c'est blanc.

Quand j'étais tout jeune.
Quand j'ai voulu commencer.
Vous savez,
comme des enfants
qui ont hâte d'apprendre
quelque chose.
Mon père était parti ce jour là
et y avait d'autres gamins,
des gamins,
quand on a douze ans,
qui étaient avec leurs parents.
Maintenant, tout ça est mort.
Je leur dis :
« vous allez me montrer. »
Je voulais,
quand mon père i allait me mettre
au bloc,
parce qu'on disait :
« on va au bloc. »
Je voulais en savoir autant que lui.
Vous pensez !
Voilà, ces gamins-là qui font du feu,
et puis ils veulent me montrer.
Pensez-vous !
A ce moment-là
j'avais pas encore commencé
de petites chaînes
et eux, i faisaient de la grosse chaîne.
J'ai été obligée d'abandonner
avant d'avoir commencé.

Avant de souder, il faut passer la maille dans la chaîne puis chauffer à blanc.

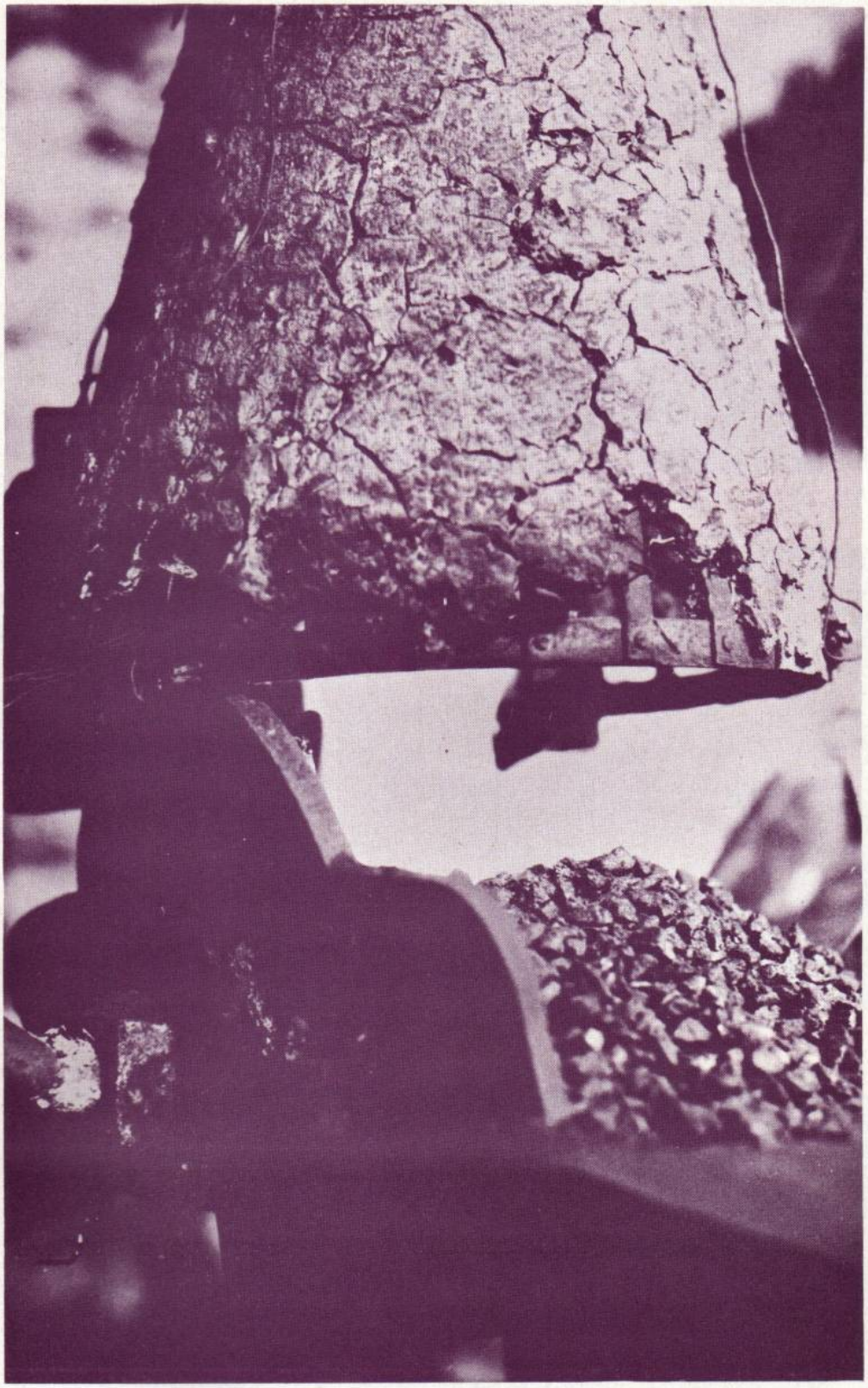
Les extrémités de la maille sont mises en forme sur la bigorne ronde.

Papa aussi
i faisait des grosse chaînes.
C'était un chaînier
qui étieu de profession.
I faisait même des traits de charrue,
des tourillons et des clavettes,
pour les chaînes à vaches.
Quand on attachait les vaches
à l'étable.
Pour faire des clavettes de chaîne,
on avait du fer qu'était pas rond.
A ce moment-là,
fallait qu'il soit chauffé.
Mon père perçait d'abord sur l'enclume,
i perçait au milieu,
et puis i tapait les bouts,
les allongeait et les repliait,
pour que dans la chaîne, i glissent pas.

J'ai commencé, j'avais douze ans.
J'étais trop petite
pour être à hauteur de la forge.
Papa m'avait fait une caisse,
que je montais dessus.
C'était pénible, vous savez.
On était une grosse famille,
j'étais l'aînée de neuf.
Alors i fallait qu'on travaille
pour aider à élever les autres.

On gagnait,
peut-être vingt sous par jour.
de ce moment-là.

La soudure est effectuée au marteau sur la table de l'enclume. Le chaînier doit agir vite pendant que le métal est encore « blanc ».

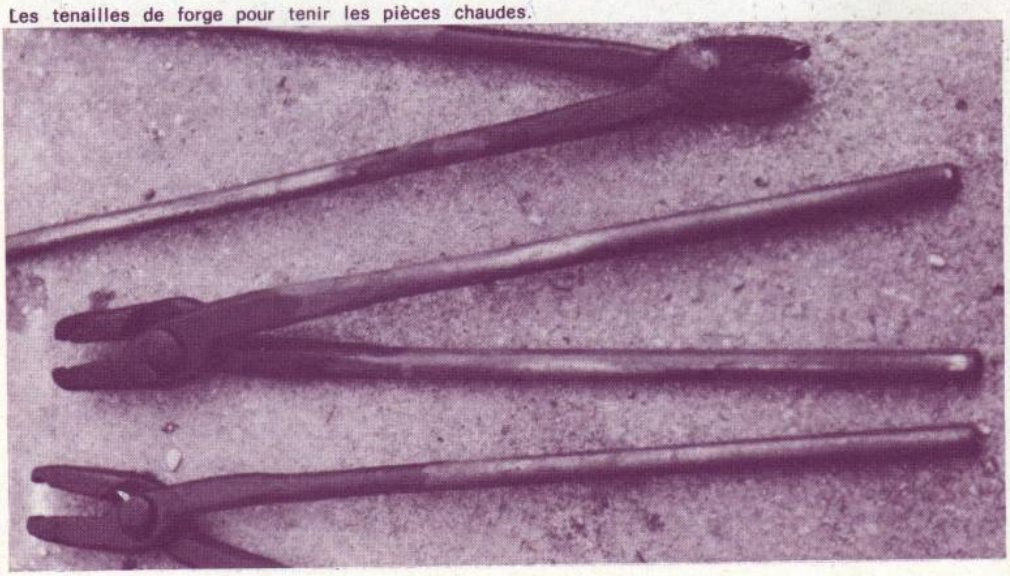


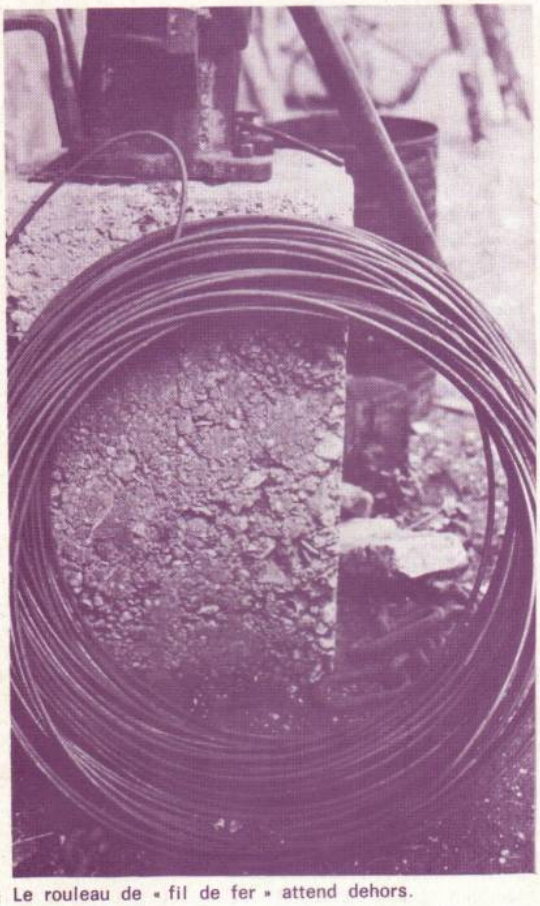
La forge de chaînerie avec sa hotte en terre réfractaire et son creuset où débouche le soufflet. Dans une forge, il fait toujours très sombre. Tout au plus l'atelier comporte une entrée et une petite fenêtre. Cette semi-obscurité — ou ce jour relatif — est nécessaire au chaînier pour juger de la couleur de la « chauffe » de son fer. Cette couleur peut aller du rouge sombre au rouge cerise, pour terminer au blanc.

Les « daracs » ou marteaux de forge à panne abattue.

Le « tourne-à-gauche » qui, avec les « plie-mailles », sert à former le maillon à froid.

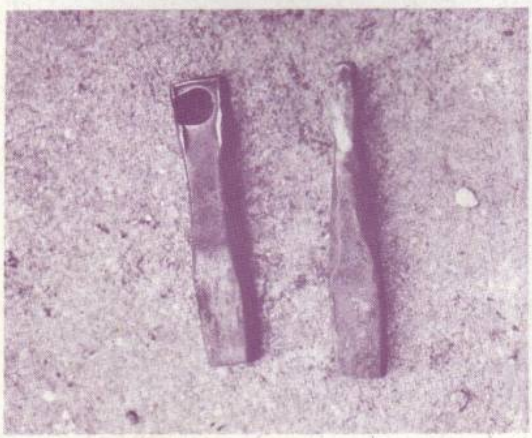
Les tenailles de forge pour tenir les pièces chaudes.





Le rouleau de « fil de fer » attend dehors.

Les « plie-mailles ».



Vingt sous !...
(Peut-être pas seulement.)
Depuis quatre heures, le matin,
jusqu'à sept ou huit heures, le soir.
On arrêtait
pour manger le midi.
On mangeait un bout de pain avec,
des fois,
quelque chose avec.
Le lard, la viande,
c'était pour mon père,
parce que lui
il faisait de la grosse maille.
Fallait qu'il ait des forces.

Et puis, fallait préparer le travail.
Fallait couper les mailles.
On avait du chauffage,
On appelait ça l'escarbille.
C'était des déchets.
I fallait qu'on nettoie ça
comme des lentilles.
Y avait de la crasse dedans et
si y avait tant soit peu de crasse
qui chauffait,
ça allait après le fer
et on pouvait plus le travailler.
On ne pouvait plus souder.
La crasse c'est coulant.
I fallait qu'on nettoie ça
pendant notre heure :
de quatre à cinq heures.

Je préparais les mailles
et puis l'autre,
j'avais ma sœur avec moi,
l'autre elle préparait l'escarbille.
On avait une petite pelle
et une caisse à notre hauteur.
Quand le feu i baissait,
on remettait.
Pour former notre maillon, on avait
une barre de fer avec un petit anneau
au bout.
On disait « le pli-maille ».
Ça allait vite.
Dans la journée, je faisais
une quinzaine de kilogs.
Ça dépendait de la grosseur.

On était deux,
On avait deux forges.
Papa i soufflait au pied.
Y avait le soufflet qu'était suspendu,
parce qu'i n'y aurait pas eu de place.
C'était des gros soufflets, en peau.
Nous, on n'était que des gamines,
à douze ans.
On avait une roue,
avec un chien dedans,
et le chien i allait dedans et
ça faisait aller le soufflet.

Le chien tournait tout la journée.
I descendait de temps en temps
pour manger et boire et
faire ses besoins.
Quand il avait besoin, le chien,

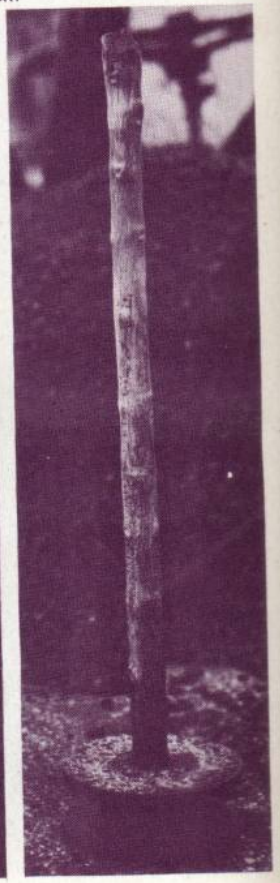
i courait, i courait,
que ça nous soufflait le feu et
tout le charbon du creuset
dans la figure.
Pour arrêter la roue, on i disait
de descendre,
au chien.
I pouvait monter et descendre
tout seul.
I revenait,
c'était fidèle.
I n'allait pas loin.
On lui ouvrait la porte : i sortait
et puis il rentrait.
I savait ce qu'il avait à faire.
I retournait tout seul à la roue.

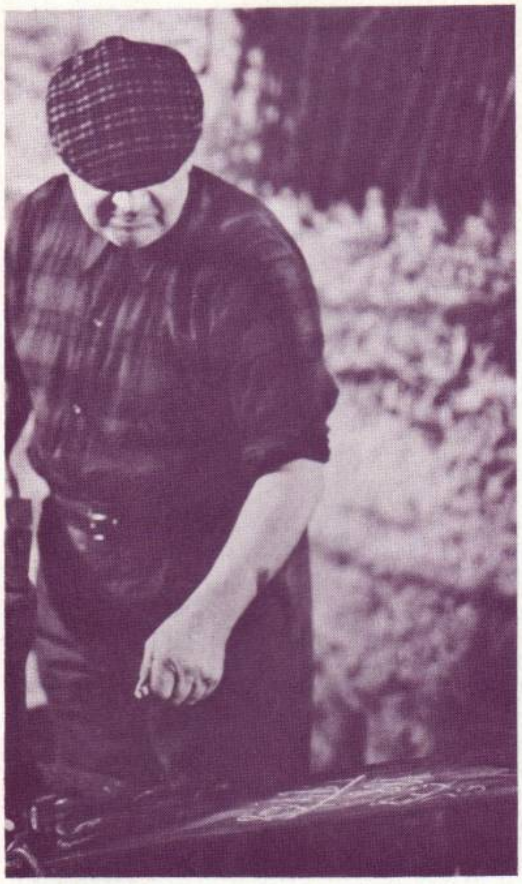
Pendant douze ans
que j'ai fait la forge,
on n'a pas toujours eu le même chien.
Mais papa il avait l'habitude,
et puis, de voir la mère,
le petit, i faisait pareil.
On a eu des chiens, mais,
nous, les gamines,
on aimait mieux quand on avait
une chienne.
Parce que,
quand elle avait ses chaleurs,
elle sortait le matin
et puis, elle oubliait de revenir.
Des fois ça durait deux, trois jours.
Alors nous,
ça nous faisait des jours de vacances.
On pouvait plus travailler au bloc.

Le soufflet ne marchait pas !
Les chiens,
on tapait sur le bloc, sur l'enclume
pour les faire ralentir
ou aller plus vite.'
I connaissaient.
I savaient le mouvement.

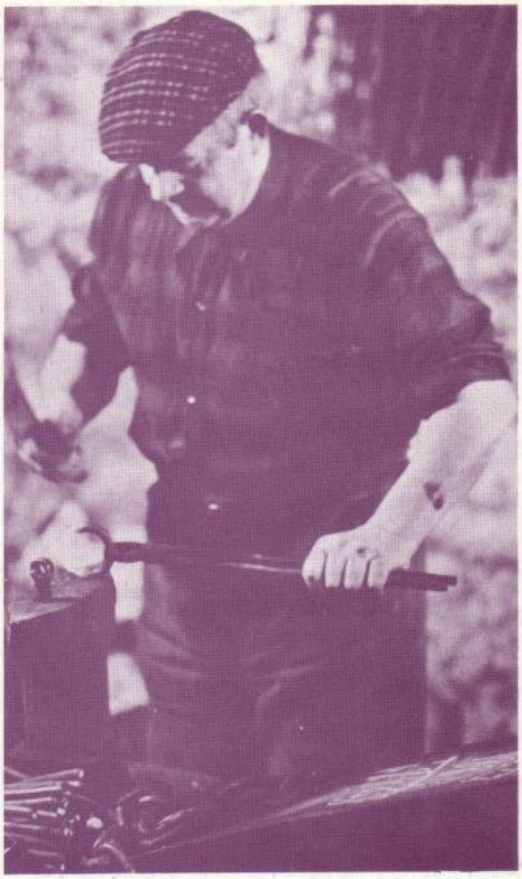
Tous les jeunes qui étaient comme moi,
qui faisaient la chaîne,
les parents sont morts,
les jeunes sont partis à la guerre,
et i sont pas revenus.
J'ai arrêté à vingt quatre ans.
Quand on a fait la chaîne électrique.
Y a l'usine « La Tambourine »
qui s'est installée à Saint-Dizier.
Alors on n'avait plus de commande.
Papa a été obligé d'aller dans
les usines.
C'était le progrès.

Pour chauffer, le chainier utilise du coke qu'il faut parfois concasser au pilon.

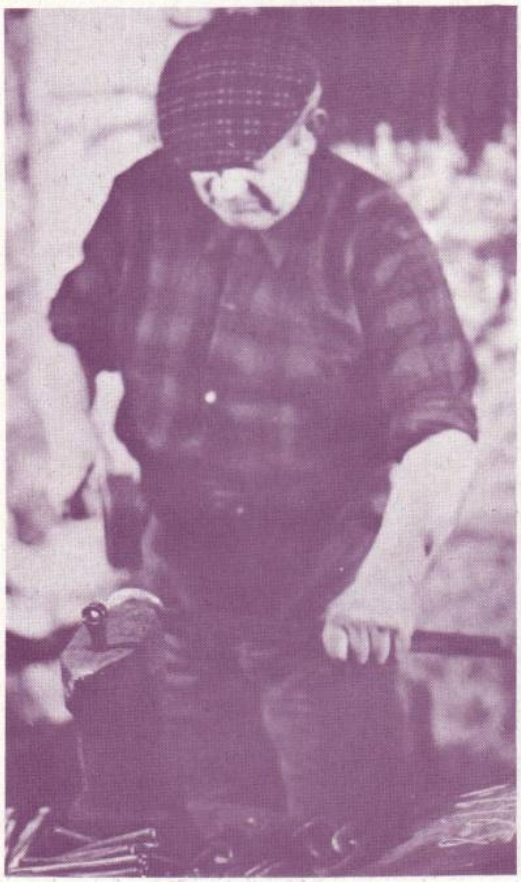




Pour faire un anneau, on calcule d'abord la longueur de fer : soit le diamètre intérieur moins une épaisseur par pi. On le plie ensuite par petits coups. On le chauffe et on prépare les extrémités.



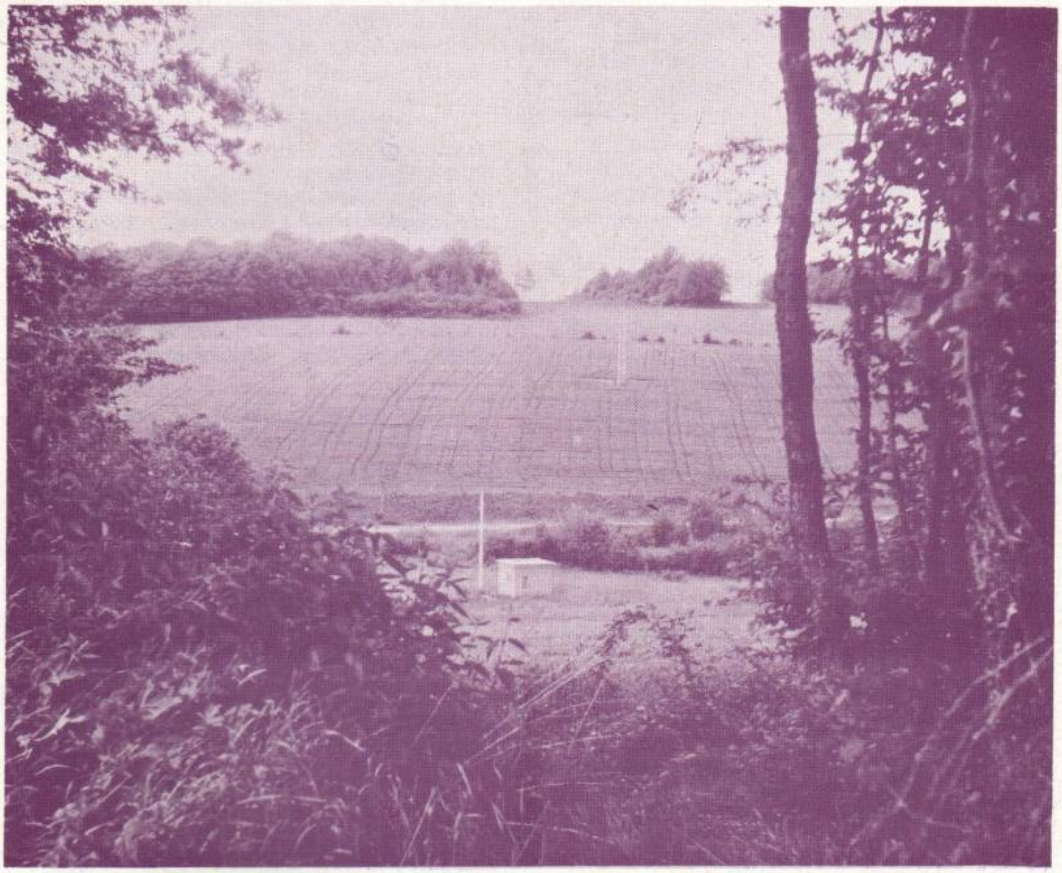
On remet à chauffer, à blanc. On le soude au marteau et on profite qu'il est encore rouge pour étamper la partie soudée et finir l'arrondi.



BEL EN CHÉ

LE CHATEAU DE SAINT-BOUIN

Petit complément au Guide de l'Aube mystérieuse



La source Saint-Bouin (captée), vue du haut du « château ». (Ph. R. Leclerc).

Il ne s'agit pas d'une forteresse médiévale, mais d'un sanctuaire très antérieur à l'époque chrétienne, dont les principes de construction se trouvent dans la Bible : « ... Vous me ferez un autel de terre, et vous m'offrirez sur cet autel vos holocaustes et vos hosties pacifiques. » (Exode) (Cité par F. Gabut dans son manuscrit sur la vallée de la Nosle.) D'après certains auteurs, le mot « château » aurait signifié : endroit sacré et clos où l'homme était protégé par la loi d'un ordre supérieur. — on pense aux Maîtres du Monde de Charroux — et devait, de ce fait, s'y rendre sans armes. Le mot « château » a donc perdu aujourd'hui son sens sacré.

Le « château » de Saint-Bouin est un sanctuaire en terre, construit à flanc de colline, en bordure de la route de Saint-Mards-en-Othe à Maraye. Il est dans un bois, ce qui a peut-être sauvegardé son aspect, et au bord d'un petit chemin s'ouvrant à droite de la N. 374, à environ quinze cents mètres de Saint-Mards-en-Othe en allant sur Maraye.

Au pied de la colline se trouve une source captée en 1844. Cette source avait la propriété, — tout au moins la réputation, — de guérir la fièvre (1). Quand on s'intéresse à ces sources on s'aperçoit qu'elles ont été très souvent, et à des époques très anciennes, le prétexte pour construire un sanctuaire. Plusieurs

de nos cathédrales n'échappent d'ailleurs pas à cette règle, malgré son aspect païen.

Le sanctuaire ou « château » de Saint-Bouin se présente sous la forme d'une cuvette circulaire d'environ cinquante-trois mètres de diamètre et entourée d'un fossé dont la terre a vraisemblablement servi à relever les bords d'une plateforme circulaire. Du côté chemin, une partie du fossé a été comblée pour accéder à la cuvette, afin de l'exploiter (environ 20 ares), mais sa mise en valeur a été abandonnée et, seul, un maigre taillis y subsiste. La cuvette est légèrement inclinée du côté de la source captée.

Jusqu'au milieu du siècle dernier, outre les pèlerinages à la source miraculeuse de saint Bouin, l'ensemble source-sanctuaire, d'après les histoires racontées aux veillées par les gens âgés de cette époque, aurait été le théâtre d'événements merveilleux et bénéfiques.

La commune de Saint-Mards possède un autre « château », le château Huton, qui a presque disparu sous le soc de la charrue mais qui alimenta de terrifiantes histoires de sorcellerie.

(1) Cf. Folklore de Champagne, n° 32-16.

A SAINT-MESMIN

Le **Guide de l'Aube Mystérieuse** nous invite à découvrir (p. 165) la croix de saint Mesmin (1).

Cette croix rappelle qu'une chapelle existait non loin de là, dédiée au diacre de saint Loup. Sous le monument se trouvait une crpyte, appelée **tombe de saint Mesmin,** qui passait pour avoir la vertu de guérir la fièvre, il suffisait que les malades y viennent dormir une demi-heure pour qu'ils se sentent parfaitement soulagés (2). Les Grecs connaissaient déjà cette pratique médicale. A Epidaure, ville du Péloponèse, on vénérait Esculape. Les malades venaient passer une ou plusieurs nuits dans son temple et, couchés sur la terre nue, ils y attendaient les conseils du dieu et ses bienfaits.

Une inscription (3), raconte qu'un enfant de la ville qui souffrait de la pierre se présenta au temple et s'y endormit. Il lui sembla que le dieu le questionnait : — Que donneras-tu en échange de ta guérison ? L'enfant offrit dix de ses osselets et le dieu accepta. Ainsi fut guéri un des habitants d'Epidaure.

Dans les deux cas, aussi bien en Grèce que sur les bords de la Seine, à presque deux mille ans d'intervalle, une même pratique conduisait aux mêmes effets salutaires. La communication avec les esprits de la terre, par le truchement du rêve, tel était, ici et là, le moyen propre à obtenir la guérison.

Devons-nous arguer de cette concordance, de cette similitude, pour prétendre que le culte du dieu-serpent grec s'est propagé dans nos contrées et y a pris racine. Pouvons nous avancer qu'un dieu celte (?) existait en Gaule, qui aurait eu quelque analogie avec Esculape ? il ne nous sera probablement jamais donné de reconstituer les maillons de la chaîne qui semble unir les malades de la Grèce antique et les champenois fiévreux des siècles derniers.

Mais nous sommes persuadés qu'il n'est pas nécessaire de chercher si loin une concordance que les phénomènes naturels et l'essence même de l'homme nous permettent d'appréhender plus facilement.

En effet ; toutes les manifestations de notre monde : la terre, la maladie, le besoin de sommeil, le fait de rêver... sont communes à tous les lieux de notre planète et à toutes les époques. Quelle que soit notre « civilisation », le « naturel » humain reste quasiment immuable, qui vient du fond des âges et a été modelé par de très longues expériences, renouvelées à l'infini, au contact de la réalité des éléments toujours les mêmes. Il est donc normal que des réactions se retrouvent semblables, à des époques et en des lieux différents.

Rien n'oblige à penser que la coutume grecque ait pu influencer le comportement des Champenois ou vice versa. Mais tout porte à croire que, face à un même problème, des hommes faits de même chair et de même sang, pénétrés des mêmes sentiments ancestraux, aient pu trouver une identique solution. La route est étroite qui permet aux hommes de comprendre les forces de la nature, ces forces dont, de tous temps ils ont essayé de se concilier les bonnes grâces.

(1) « La tradition rapporte que saint-Loup envoya son diacre Memerius avec sept clercs de son église au devant d'Attila pour lui demander d'épargner la ville de Troyes. Attila l'écouta un temps et le fit mettre à mort par ses soldats ». Ch. J.-Ledit, **De chair et de feu. La légende dorée de Troyes,** p. 97.

(2) HARIOT, **Recherches sur le canton de Méry-sur-Seine,** dans Mémoires de la Société d'Agriculture, 1863.

(3) REINACH, **Orpheus. Histoire générale des Religions,** p. 123.

Le **chantiau** ou chanteau est cette part du pain bénit, — souvent la croix dessinée au milieu de la galette, — que recevait celui qui, le dimanche suivant, devait l'offrir à son tour.

On disait aussi qu'un vieillard, en mourant, **baillait le chantiau** à celui qui semblait le plus près de prendre sa place dans le corbillard. Cela n'impliquait aucune notion de temps. Et le successeur n'était pas pressé. A moins qu'un funeste présage n'en décide autrement.

Madame Charton, de Briel-sur-Barse, originaire de Mesnil-Saint-Père, nous signale qu'en cette dernière localité on disait d'un mort qu'il « en emmenait deux derrière lui quand il sautait le grand fossé » c'est-à-dire lorsque son cercueil était obligé de passer sur le ru des Plantains.

De même à Rumilly-lès-Vaudes, on pensait qu'un second décès surviendrait dans la semaine quand la bière d'un défunt franchissait deux ponts pour se rendre au cimetière.

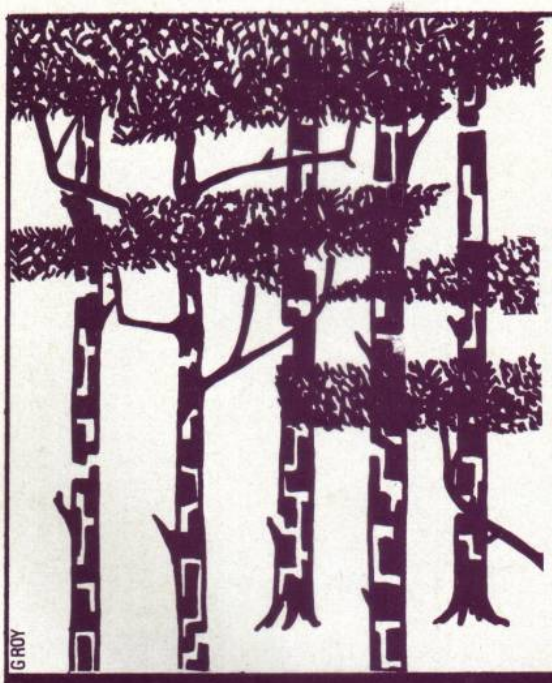
A Braux, lorsqu'un mort sautait le pont du Ravet, il entraînait quelqu'un avec lui (J. Durand, **Folklore de l'Aube**, p. 121).

Il n'était pas conseillé de creuser une fosse le vendredi. Quand, ce jur là, on « ouvrait la terre » à Magnicourt, il fallait s'attendre à un second décès avant trois semaines. Quand on creusait une fosse à Vallant-Saint-Georges, le Vendredi, la terre restait ouverte pendant six semaines.

Toujours à Braux, lorsque, pendant la messe d'enterrement, un cierge se mettait à couler, il annonçait un proche décès.

Et quand midi sonnait à Rumilly, en même temps que tintait la clochette de l'élévation, à la messe du dimanche, c'était aussi le présage d'un nouveau et prochain décès.

Toutes nos communes de Champagne ont connu de ces funestes présages. Nos lecteur accepteront-ils de nous communiquer ceux dont ils pourraient avoir connaissance ? Nous rendrons compte de leurs réponse dans un prochain numéro de la Revue.



EXPLOITATIONS FORESTIERES

BOIS DE PAPETERIE - GRUMES

ACHAT BOIS TOUTES QUANTITES

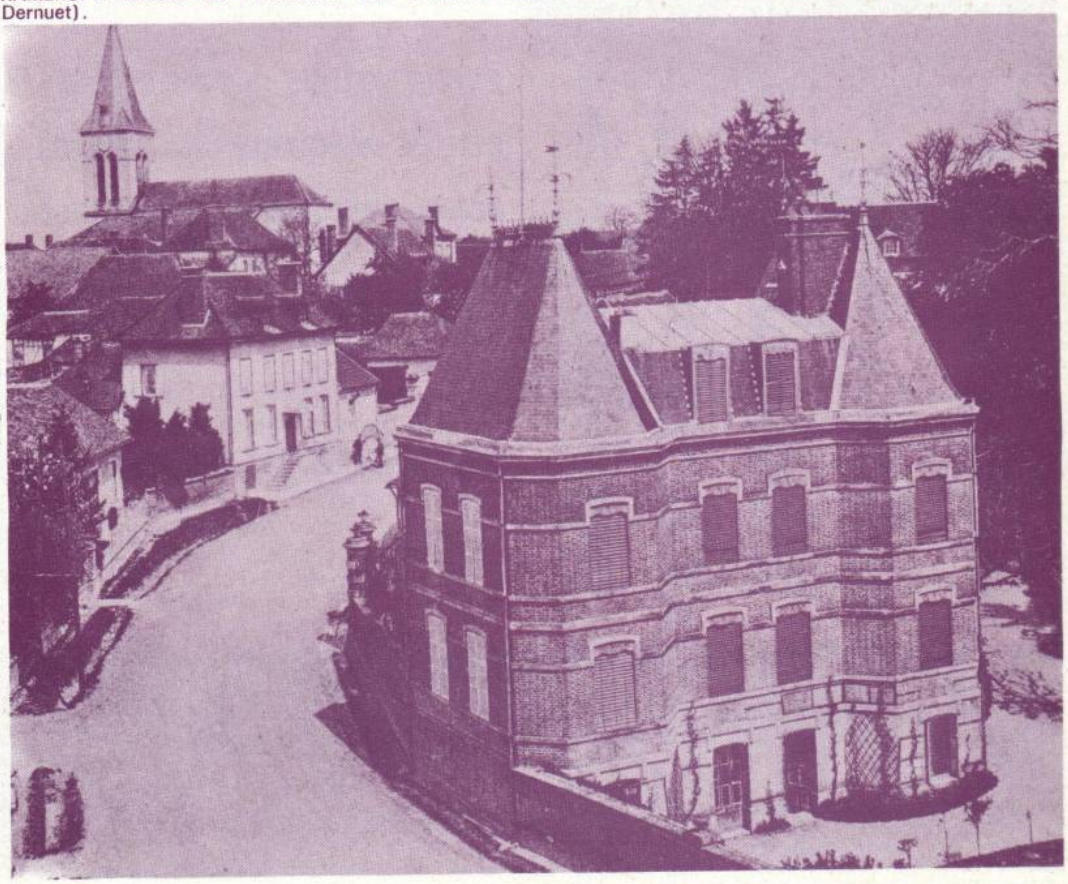
10. POLISOT - Téléphone 10

S.A.R.L.

BARONI Père et Fils

Quelques maisons du « Village de Champagne » à la Foire-Exposition de Saint-Dizier (cliché Est Républicain).

RAMERUPT. Maison de l'astronome Ch. Delaunay appart. X. actuellement à la famille Hublot (Coll. A. Dernuet).



Ramerupt, ville noble, antique et fière, est juchée sur la rive escarpée du Puits, peu avant que ce modeste cours d'eau ne se jette dans la rivière d'Aube.

Elle participe, avec Arcis, sa ville sœur, et les villages voisins, à la légende du grand plateau de la Champagne dite pouilleuse d'où n'émergera bientôt plus aucun de ces boqueteaux de pins plantés à la fin du siècle dernier, et qui périssent, poursuivis par la furie dévastatrice des machines modernes.

Les anciennes maisons de Ramerupt sont généralement sans étage, construites en bois, palsons et torchis, ou bien montées de craie ou de briques de terre crue. Sur les toits, les tuiles plates ont remplacé le chaume ; on y rencontre aussi la tuile ronde et le grand courant, sur des charpentes à pentes douces.

Dans le sol crayeux, des souterrains furent autrefois creusés, puis oubliés. Une vache, un jour, tomba sur l'un d'eux et s'enfonça dans la terre, entraînée par son poids. Comme on ne comprenait rien à l'aventure, on alla jusqu'à accuser de sorcellerie un pauvre homme du bourg qui n'en pouvait mais. Il est vrai que c'était en un temps où on nommait : **crottes du diable,** les pyrites qu'on pouvait trouver dans le sol.

Carnaval.

Les enfants **roulaient** carnaval en poussant et tirant une voiture à bras, ornée de branches de sapin. Ils s'arrêtaient à l'aide de vieilles boîtes en fer blanc.

Ils imitaient en celà les cavalcades de leurs aînés qui se déroulaient avec plus de faste. Des monologues et des scènettes étaient présentées au public et les chariots, ornés de belle façon, étaient attelés chacun de plusieurs chevaux.

Après la cavalcade, le mannequin figurant Carnaval était brûlé et l'on dansait...

Il faut préciser que, préalablement à la fête, les jeunes gens avaient « corné », — en soufflant dans des verres de lampes ou dans des arrosoirs, — les couples supposés avoir enfreint les lois du mariage.

Pâques fleuries.

Pendant la semaine qui précédait Pâques, les enfants **bruandaient** par les rues : ils faisaient tourner d'énormes **bruans** dont le grincement saccadé rappelait aux fidèles les heures des offices de la semaine sainte. Leurs annonces alternaient avec le crépitement aigu et criard des crécelles :

Au... chmin d'la croix
A... cinq heures et d'mie.
A... (telle heure) etc.
A... l'eau bénite...

Ces mêmes enfants quêtaient aussi leurs **roulées.** Ils chantaient sur l'air : **fa,** fa,, sol, la — sol, fa, la, sol, **la...**

O fills et femms — qui sont ici présents
Ne mettez pas — tous vos œufs dans vos [plants
Mais gardez-en — pour vos petits enfants
Qui vous jettront — des pierres quand i [sront grands
Si vous n'avez pas d'œufs à nous donner
Dans votr'armoire, vous pouvez y cher- [cher
Quelques ptis sous, vous nous apporterez
Et tout cela pourra nous contenter.

La deuxième ligne du premier couplet semble indiquer qu'à Ramerupt l'habitude était de cacher des œufs dans le jardin. Les enfants avaient la joie de les y aller chercher le matin de Pâques. Ils en étaient de teints avec du thé, du lierre, de l'encre violette ; ceux qui étaient verts avaient été cuits avec des épinards. A d'autres les oignons avaient donné une jolie couleur brune.

Premier mai.

Après Pâques, fête du renouveau, venait le premier mai. Comme en bien des villages d'Aube, dans la nuit qui ouvre le mois, les jeunes gens dressent devant la porte des jeunes filles le mai traditionnel. Il y a peu de temps encore, la pose des mais s'accompagnait des farces habituelles : portes et volets enlevés de leurs gonds, instruments agricoles objets divers transportés sur la place de la halle.

A toute les filles ont attribue aujourd'hui un rameau d'**aunelle,** probablement parce que l'aulne est l'arbre le plus commun sur les rives du Puits et de l'Aube. Ailleurs, on offre, selon les réfions du charme au bien du bouleau. Il n'en était pas de même autrefois où, la rime aidant, les jeunes gens prenaient la peine de différencier leurs mais :

de l'aulnelle pour les demoiselles,
de la charmille pour les belles filles,
du marronnier pour les filles à marier,
et du sapin pour les p...

A Lhuître, un rameau d'aubépine était preuve d'amour fine.

Il y a bien longtemps, il était à Ramerupt, une coutume singulière, attachée au

premier jour de mai, sous le nom de **fête des fous.** Vingt personnes de la ville s'en allaient ce jour là, en chassant jusqu'à Saint-Rémy. (Les uns pensent qu'il s'agit du village de Saint-Rémy improprement appelé **sous** Barbuise. D'autres ont écrit que le Saint Remy en question était un hameau aujourd'hui disparu.) Bref nos vingt fous avaient droit d'être reçus en ce lieu, d'y être nourris, logés, avec leurs chevaux, d'y entendre la messe, et même d'y mener toutes farces qu'il leur semblait bon, sans pouvoir en être inquiétés.

Pour salaire de leur folie, on devait leur fournir un bélier de blancheur immaculée et parfaitement encorné. C'est en triomphe qu'ils ramenaient l'animal à Ramerupt, qu'ils le présentaient au bailli, au curé, au procureur fiscal, avec force coups de feu tirés en l'air.

Sur la place de la halle, on dansait ensuite, autour bélier couronné de rubans, après avoir élevé un mai, l'avoir renversé aussitôt et annoncé sa chute par une dernière salve plus bruyante que les autres. Cette coutume s'est éteinte en 1789.

Le 14 juillet.

Jusqu'à la guerre de 1939-1945, voilà comment se déroulait la fête nationale à Ramerupt. Un défilé était organisé la veille au soir, avec des torches résineuses et des lampions, auquel participaient les pompiers, les enfants et une grande partie de la population.

Le lendemain après-midi, les jeunes filles pouvaient participer au jeu des ciseaux ainsi qu'à la course à l'œuf. Le premier est bien connu qui consiste à s'en aller, en aveugle, couper une ficelle à laquelle est attaché un papier qui correspond à un lot. Il suffit pour le second, de courir le plus vite possible, et sans laisser tomber un œuf placé dans la cuillère que l'on tient à la main. On pratiquait aussi la course à la brouette pendant laquelle les concurrents surveillaient la grenouille qu'ils devaient véhiculer jusqu'à l'arrivée.

Les hommes pouvaient tirer à la carabine et les jeunes gens avaient le choix entre la course en sac et le mât de cocagne. Courir en sautant, avec les deux pieds emprisonnés dans un long sac de jute, ou s'élever le long d'un mât savonné au haut duquel pendaient bouteilles et saucissons, étaient des prouesses fort prisées des joueurs et des spectateurs.

Pendant la course à la valise,, les concurrents devaient se vêtir entièrement avec les effets qui se trouvaient dans le dit ustensile.

Ceux de la course de lenteur à bicyclette n'avaient absolument pas le droit de poser le pied à terre et c'était à celui qui tiendrait lè plus longtemps sur place, en équilibre, jusqu'à ce que ses adversaires aient été éliminés ou bien aient déjà franchi la ligne d'arrivée.

Depuis la guerre, seuls les enfants participent aux jeux du 14 juillet.

Fête patronale.

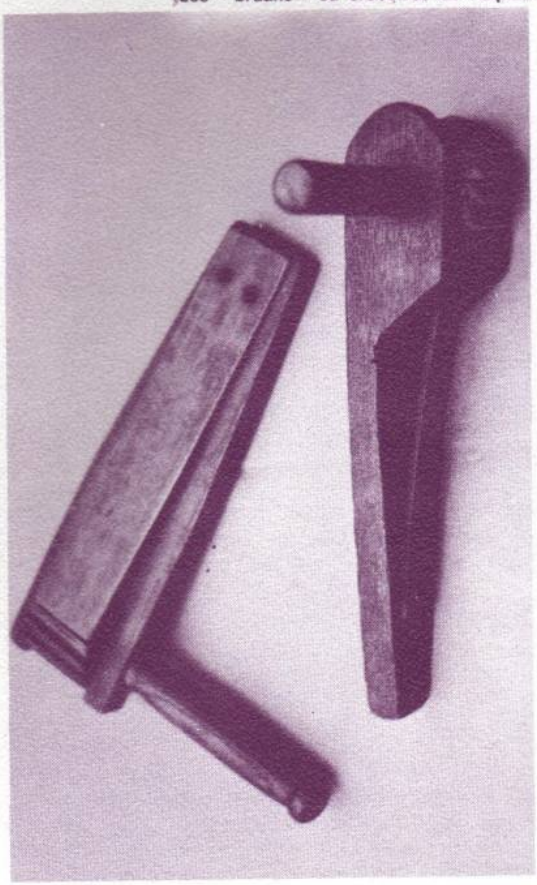
On fête à Ramerupt, la saint Roch. On la fête le dimanche qui suit l'Assomption. Il y a peu de temps encore, elle durait trois jours. Le premier jour était réservé à la fête foraine. On distribuait les prix des écoliers au cours du second et on dansait sous la halle : polka mazurka, scottish et soyote. Le dernier jour, les jeunes gens tiraient l'oie.

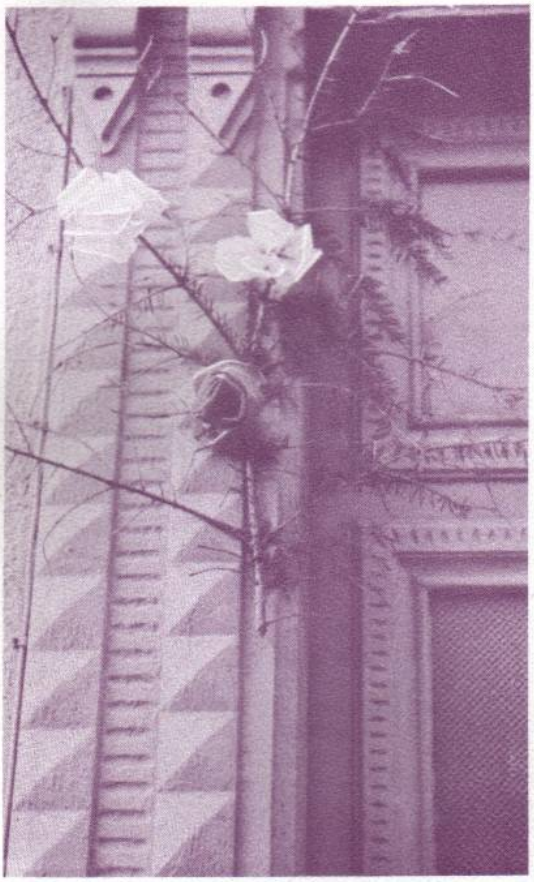
Ce jeu est toujours pratiqué, le lendemain de la fête. Le volatile est suspendu par les pattes à une vingtaine de mètres des joueurs. Chacun d'eux, les yeux bandés, armé d'un sabre émoussé, se dirige vers la bête, la palpe et frappe. Celui qui réussit à décapiter l'oie est proclamé vainqueur : de charmantes jeunes filles viennent l'embrasser et on le promène en triomphe (1).

L'ensemble de la fête patronale et particulièrement le bal, est pris en charge par la communauté des jeunes qui en assument l'organisation et les frais.

Afin de se procurer les ressources nécessaires, les peunes gens cueillent des branchettes de sapin que les jeunes filles ornent de roses en papier. Ces branches ainsi décorées sont offertes dans chaque maison contre redevance volontaire ; elles sont clouées sur l'huisserie des portes d'entrée où elles viennent remplacer

Les « bruans » ou crécelles de Pâques.





Porte « fleurie » à la Saint-Roch.

les branches défraichies de l'année précédente.

Moisson.

A l'issue de la moisson, il était pour habitude de fixer à la corne de la dernière voiture gerbière un bouquet fait de fleurs des champs généralement tricolore.

Vie quotidienne.

On se souvient encore à Ramerupt du passage en la localité du montreur d'ours qui exhibait son animal place de la Halle et des chèvres savantes qu'on voyait évoluer, gracieuses, sur des pots à confiture retournés.

Régulièrement on y accueillait le rémouleur et le rétameur, ainsi que le marchand de vaisselle qui venait de BarsurSeine, deux fois l'an.

Deux saints locaux.

Si la ville de Ramerupt ne peut s'énorgueillir de posséder à elle seule un ou plusieurs saints dont la légende lui appartienne en propre, elle est mêlée de près à l'histoire de saint Balsème et à celle de sainte Tanche.

Ces deux saints ont ceci de commun, qu'ils furent tous deux décapités et qu'on les représente généralement par des statues céphalophores, c'est-à-dire, tenant leur tête entre leurs mains).

La légende dit que les Vandales tranchèrent la tête de saint Balsème, encore appelé saint Baussange, le 16 août 407. Le martyr eut la force de porter sa tête jusqu'au sommet d'une proche colline où il expira définitivement. Son corps fut jeté dans un puits qu'une jeune fille découvrit par la suite et avec l'eau duquel elle recouvra la vue.

Le corps du saint, d'abord transporté en l'église du Chêne, fut enlevé par la dame de Ramerupt qui le fit amener dans l'église qu'elle et son fils avaient fait bâtir en leur château. Cette église était placée sous l'invocation de Notre-Dame ; on l'a appelée aussi : prieuré de Saint-Balsème. Au bas du prieuré coulait la fontaine dite de saint-Baussange à laquelle furent attribués maints miracles.

Quant à sainte Tanche, certains disent que c'est un serviteur qui l'aurait décapitée alors qu'il avait la charge de la conduire à Arcis pour assister à la cérémonie de la dédicace de l'église de cette ville. D'autres assurent que le coupable est un seigneur de Ramerupt aux avances duquel la jeune vierge aurait refusé de répondre. Ce sur quoi on semble d'accord, c'est que le meurtrier fut englouti sur l'heure dans les entrailles de la terre » et que la sainte, comme saint Baussange, prit sa tête dans ses mains et marcha jusqu'aux environs de Lhuître, à l'endroit où se trouvent aujourd'hui sa chapelle et son puits. Vers 1440, les habitants de Ramerupt prétendirent avoir découvert derrière le maître autel de leur église, le corps de la sainte. Malheureusement pour eux, l'évêque d'alors attesta que les reliques authentiques de sainte Tanche étaient non à Ramerupt mais à Lhuître, à la chapelle du Bouchet.

Saint Baussange et sainte Tanche sont donc deux saints locaux dont la gloire s'étend entre Arcis, Mailly-le-Camp et Ramerupt. Leur gloire n'est pas uniquement celle des Ra-mruyas ou Ra.mruciens qu'on appelait aussi les **Cocus.** Mais ceci est une histoire ancienne puisqu'elle fait intervenir auprès des épouses ra-mruciennes les moines du prieuré de la Piété qui, disent les mauvaises langues n'avaient pas fait vœu de chasteté.

(1) Cf. Folklore de l'Aube nº 24.

Réf. :

A. THEVENOT, Statistique du canton de Ramerupt, 1868.

P. SAINTON, Les vingt fous de Ramerupt, dans Almanach du Petit Troyen, 1932.

GROSLEY, Histoire de Troyes, t. II.

LESCUYER, Géographie de l'Aube.

A. ROSEROT, Dictionnaire de la Champagne méridionale.

E. DEFER, Vie des saint du Diocèse de Troyes, 1865.

SEBILLOT, Folklore de France, t. L.

COURTALON, Topographie du diocèse de Troyes, t. III.

et Mesdames LACOT, FELIX, BENOIST.

Costume traditionnel ra.mruya, vers 1900 (coll. A. Dernuet).